

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	35 (1906)
Heft:	11
Rubrik:	Centenaire du Père Girard [suite et fin]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cordes se congestionnent et se gonflent, les durillons naissent de contacts exagérés, etc. C'est la mauvaise voix professionnelle. Elle coûte cher au professeur et fatigue l'élève, car elle ne peut être soutenue et sa portée varie à chaque syllabe.

L'autre procédé consiste à saisir d'emblée la sonorité de la salle dans laquelle on parle, et à faire de la salle la source sonore utilisée. La voix fait alors écho, elle est « sortie », l'orateur parle « dans la salle », la voix se fait entendre là où elle doit être entendue. L'apparition même de la sonorité extérieure, l'écho sollicité de la salle, indique une bonne émission qui emplit à peu de frais la capacité de la salle, permet à l'orateur de se faire entendre avec le maximum d'effet et le minimum d'effort. Cette voix tient, ne fatigue ni l'orateur ni l'auditeur, porte partout et est d'un maniement facile. On en fait ce qu'on veut comme diction, comme intonation, sur une portée constante et sans fatigue. C'est la salle qui parle avec l'orateur.

CENTENAIRE DU PÈRE GIRARD

(Suite et fin.)

Voice du dehors

Nos voisins, Bernois et Vaudois, ne sont pas restés indifférents à l'occasion du centenaire que nous célébrions à Fribourg. Voyons d'abord ce qui s'est fait à Berne. M. E. Lüthy, directeur du Musée pédagogique de cette ville, publiait le 18 juillet une brochure intitulée : *Pater Gregor Girard. Sein Lebensbild als Festgabe zur Girardfeier, den 18 Juli 1905 in Freiburg*. L'auteur offrit son ouvrage au Haut Conseil d'Etat de notre canton, qui prit l'arrêté suivant :

EXTRAIT DU PROTOCOLE DU CONSEIL D'ÉTAT

(Séance du 1^{er} août 1905)

CENTENAIRE DU PÈRE GIRARD

Remerciements à M. Lüthy, auteur d'une brochure de circonstance

LE CONSEIL D'ÉTAT DU CANTON DE FRIBOURG

Vu la lettre adressée, le 18 juillet, par M. E. Lüthy, président de la Schweizerische permanente Schulausstellung, de Berne ;

CONSIDÉRANT :

M. Lüthy a envoyé ses félicitations pour le centenaire de l'appel du Père Girard au poste de Préfet des Ecoles de la ville de Fribourg, avec un exemplaire de biographie que l'exposition scolaire permanente de Berne a publié pour cette circonstance, en reconnaissance des services rendus, par le grand pédagogue, au canton de Berne et à la Suisse tout entière ;

Le pli est arrivé le jour de la solennité ;

L'auteur de la biographie, qui est bernois, a envisagé à son point de vue le Père Girard. S'il a bien compris le pédagogue et le philosophe, on peut dire qu'il n'a pas saisi l'état d'âme de l'éducateur et du religieux ;

Sur la proposition de la Direction de l'Instruction publique,

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER. — Des remerciements seront adressés, par lettre spéciale, à M. Lüthy.

ART. 2. — Communication du présent arrêté sera faite à la Direction précitée.

Donné en Conseil d'Etat, à Fribourg, le 1^{er} août 1905.

Au nom du Conseil d'Etat,

Pour le Chancelier :

E. GREMAUD.

Le Président :

Alph. THÉRAULAZ.

Voici maintenant la lettre qui accompagna l'arrêté du Conseil d'Etat. Nos lecteurs en prendront sans doute connaissance avec beaucoup d'intérêt :

LE CONSEIL D'ÉTAT DU CANTON DE FRIBOURG

à Monsieur E. Lüthy,

Président de la « Schweizerische permanente Schullausstellung » à Berne

MONSIEUR,

Votre lettre de félicitations, datée du jour du centenaire de l'appel du Père Girard au poste de Préfet des écoles de la ville de Fribourg, nous est parvenue après la clôture de la solennité.

Nous nous empressons de vous remercier de votre témoignage de sympathie et de l'envoi de votre publication intitulée *Pater Gregor Girard. Sein Lebensbild als Festgabe zur Girardfeier, den 18 Juli 1905 in Freiburg*. Cet écrit rappellera à la génération nouvelle et à nos confédérés allemands les mérites de l'ami de l'enfance et de l'instruction populaire dont s'honneure notre canton.

Nous souscrivons sans restriction à l'appréciation que vous avez formulée sur l'homme d'école, sur ses méthodes et ses

travaux pédagogiques. Si beaucoup des contemporains du Père Girard n'ont pas compris ses vues élevées et son intuition des besoins de l'avenir, on peut reconnaître que l'histoire lui rendra pleine justice, même dans les milieux où il a été le plus combattu. Vous auriez emporté certainement ce sentiment si vous aviez pris part à la fête commémorative qui a réuni, dans une touchante unanimité les divers éléments dont se compose la Société fribourgeoise.

Vous ne serez, sans doute, pas surpris de nous voir nous séparer de vous lorsque, dans votre publication, vous envisagez les rapports du Père Girard avec son Eglise et le caractère moral de ses adversaires. En quittant ici le domaine de la science pédagogique où vous vous distinguez, vous cessez d'être objectif et émettez des jugements que vous n'avez pas contrôlés par vous-même et que ne confirmera pas une recherche approfondie et impartiale.

Nous vous répétons que nous avons été très sensible à votre attention et nous vous présentons, Monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

Fribourg, le 1^{er} août 1905.

Au nom du Conseil d'Etat,

Pour le Chancelier :

E. GREMAUD.

Le Président :

Alph. THÉRAULAZ.

De Berne, passons à Lausanne. La *Revue* a publié, aussi, le jour du centenaire, des fragments détachés d'un ouvrage en préparation de M. F. Guex, directeur des Ecoles normales vaudoises. Nous ne renonçons pas nous-mêmes à reproduire les passages de cet article les meilleurs et les plus intéressants.

« Le Père Girard, mort il y a plus d'un demi-siècle, est le premier philosophe de l'éducation de notre pays, après ou avec Pestalozzi. Sa mémoire n'a fait que grandir au cours des années, car son œuvre considérable a exercé et exerce encore une influence bienfaisante sur nos écoles.

La famille Girard est originaire de la Savoie. Vers le milieu du VIII^{me} siècle, l'aïeul du Père Girard, Jacques, marchand drapier, quitta le Val d'Abondance pour se fixer à Fribourg, en Suisse. Jean-François, le troisième fils de Jacques, épousa une patricienne, Marie de Landerset, femme d'une rare distinction. Il en eut quinze enfants. Jean était le cinquième.

Jean-Baptiste-Melchior-Gaspard-Balthasar naquit le 17 décembre 1765, comme il le dit dans ses *Souvenirs*. La mère de Jean Girard — il ne prit le nom de Grégoire que le jour où il entra dans l'Ordre des Cordeliers — femme remarquable par

les dons du cœur autant que par ceux de l'esprit, exerça une influence décisive sur la vie, les idées et les doctrines du futur pédagogue...

Après avoir terminé sa classe de rhétorique au Collège Saint-Michel, dirigé depuis deux siècles par les Jésuites, il entra dans l'Ordre des Cordeliers ou Franciscains, dont tous les grands noms du passé, de saint François à Roger Bacon et à Ximénès, hantaient son imagination ardente.

Du couvent, Girard fut envoyé à Lucerne pour y accomplir son noviciat, puis dans diverses maisons de l'Ordre. Après un séjour en Allemagne qui exerça une sérieuse influence sur sa vie, il rentra en Suisse, fut admis au sacerdoce et fut désormais le Père Grégoire.

Il passe dix ans dans le cloître de sa ville natale, enseignant la philosophie aux religieux de son Ordre, pour fonctionner ensuite comme prédicateur ordinaire. Il fut enfin aumônier du gouvernement à Berne. Ici se terminent les années de jeunesse et d'étude du Père Girard.

Le Père Girard entra en rapports avec Pestalozzi dont l'école de Berthoud excitait à un haut degré son enthousiasme. Il visita cette école en compagnie du chanoine Fontaine qui cherchait à se rendre compte des résultats de la méthode pestalozzienne. Au moment où, sous l'influence des idées de l'éducateur de Berthoud, il allait donner un nouveau développement à l'école catholique qu'il avait fondée dans la ville fédérale, il se voit rappeler dans sa ville natale pour y prendre la direction des petites écoles ou écoles primaires dont la municipalité venait de confier la direction aux Franciscains. Les Augustins, de leur côté, se chargeaient d'instruire la jeunesse allemande de la basse ville.

C'était en octobre 1804. A partir de ce moment commence la carrière pédagogique du Père Girard. Les écoles de Fribourg étaient dans un état déplorable et la tâche était grande. L'ancien curé de Berne était capable de la mener à bien, car, comme le dit un de ses biographes et admirateurs, Ernest Naville, « il serait difficile de se représenter un homme dont la nature fût plus complètement en harmonie avec sa tâche. » Le 2 novembre déjà, le Père Girard commençait ses leçons. Attiré par le premier âge, il demande à enseigner aux plus jeunes élèves et laisse les plus avancés au Père Marchand et à un instituteur laïque. Doué d'un grand talent administratif, Girard organise des services scolaires complets et déploie une activité incroyable. Il accepte et porte le titre de préfet des études, de 1807 à 1823. Placé ainsi à la tête de toutes les écoles communales, il commence par faire décréter l'instruction *obli-*

gatoire, forme tout un personnel enseignant, fait construire des locaux dont il élabore lui-même les plans, donne de nombreuses leçons et compose des manuels, des tableaux de lecture et d'orthographe, un livre de calcul et un livre de lecture : « *Histoire des arts mécaniques* », le tout à l'usage de ses élèves. Le nombre des écoliers monte de quarante à trois cents, puis à quatre cents. « C'est que le Père Girard est l'ami des pauvres et des faibles, l'homme de la chaumière et de la veuve. Il prêche de conduite et d'exemple comme de bouche, et sa vie entière est une haute leçon de vertu et d'amour. »

Forcé de donner des leçons à un grand nombre d'enfants en même temps et ne pouvant avoir des auxiliaires payés, il en trouve de gratuits dans les moniteurs qu'il façonne lui-même. Il crée ainsi à Fribourg des classes d'enseignement mutuel qui, répandues ensuite dans d'autres cantons de la Suisse française, en Italie, en France et en Espagne, sous le nom de *Girardines*, portèrent le nom du Cordelier fribourgeois au-delà des limites de son propre pays. C'est l'époque la plus brillante de sa vie. L'école de Fribourg devient bientôt aussi célèbre que celle de Pestalozzi à Yverdon, ou celle de Fellenberg à Hofwyl. On voit affluer des visiteurs de marque. C'est, entre autres, le docteur écossais Bell, Niederer, le collaborateur de Pestalozzi, puis Pestalozzi lui-même, qui, parlant de Girard, disait à l'archidiacre Fontaine : « Votre Girard opère des miracles ; avec de la boue, il fait de l'or ».

L'école de Fribourg prospéra sous la direction du Cordelier, secondé par vingt-sept maîtres. »

Ici, M le Directeur des écoles normales de Lausanne a cru qu'il devait rappeler en quelques mots les attaques auxquelles le Père Girard s'est trouvé en butte de la part d'adversaires, qui, à cette époque, s'alarmraient de sa manière d'entendre la pratique de la tolérance en matière confessionnelle. Puis, M. Guex, dans l'article publié à l'occasion d'une fête où tous les Fribourgeois, sans distinction, s'empressaient de rendre hommage à leur illustre compatriote, a tenu à reproduire l'un ou l'autre griefs invoqués, au siècle dernier, contre les méthodes du Père Girard, et il a fait mention de la condamnation de l'enseignement mutuel, obtenue de l'évêque sur les instances du parti opposé au Cordelier fribourgeois.

A l'avenir, nous semble-t-il, on n'osera plus, en composant cette page particulièrement délicate de la vie du Père Girard, s'en référer avec une entière confiance aux auteurs qui n'ont pas pu écrire, vu les circonstances, avec la tranquillité sereine de l'historien. Nous réclamons, et c'est notre droit, sur ce point encore sombre la lumière de la critique judicieuse et des informations plus complètes.

Avec le temps, il faut l'espérer, la vérité quelle qu'elle soit se fera jour ; alors on verra mieux à quel foyer s'alimentait et sur quel motif s'appuyait l'opposition dirigée contre l'œuvre du Père Girard à Fribourg.

M. Guex continue ainsi :

« Atteint dans son œuvre même et dans son honneur, le Père Girard, dénoncé « comme révolutionnaire, comme schismatique, qui dresse autel contre autel », dut renoncer à son école et quitter sa ville natale. Il se rendit à Lucerne, dans le couvent même où, au temps de sa jeunesse, il avait accompli son noviciat.

En octobre 1834, après un solennel banquet d'adieu, où les Lucernois avaient tenu à prendre congé de celui qui leur apparaissait comme le Socrate chrétien, il rentra à Fribourg, qu'il ne devait plus quitter. Pendant seize ans, il travaillera à la mise au net de son *Cours éducatif de langue maternelle* qu'il appelle « l'idéal de sa vie, le vœu de son cœur, sa dette sacrée envers la jeunesse ». Il trouve cependant encore le temps de visiter, au nom de la Société d'utilité publique, les écoles normales de Fribourg et celles de Lausanne. Dans le chef-lieu du canton de Vaud, Girard a la joie de voir fonctionner une véritable école normale avec trois ans d'études, une école d'application et une division pour les futures institutrices sous la direction de Cornélie Chavannes, fille d'Alexandre Chavannes, l'admirateur de Pestalozzi. Trois enseignements frappent le visiteur, ceux de religion, de pédagogie et d'instruction civique donnés tous trois par le directeur Gauthey.

A Lausanne encore, Girard a l'occasion de voir le philosophe et historien André Gindroz, avec lequel il se lie d'amitié.

De retour à Fribourg, le vieux Cordelier reprend ses travaux, reçoit la visite de Victor Cousin, celle de nombreux Italiens et Anglais, admirateurs de son œuvre. Après tant d'années de lutte, il vit enfin dans le repos de l'âme, aimé et vénéré de tous ceux qui l'approchent. Pour la troisième fois, il est élevé au poste de Provincial de son Ordre et désigné comme président de la Société helvétique des sciences naturelles. Sur la proposition de Victor Cousin, il est décoré de l'ordre de la Légion d'honneur par Louis-Philippe. Il consacre les dernières années de sa vie à la publicité de son *Cours de langue*, que deux Français, Rapet et Michel, consentent à éditer en France et auquel l'Académie décerne le prix Monthyon de 6000 francs. L'introduction à ce cours, l'*Enseignement régulier de la langue maternelle*, est traduite en allemand et en anglais. En 1847, le vieux Cordelier voit la guerre du Sonderbund se déchaîner sur son pays et, après l'occupation de Fribourg par

les troupes fédérales, il voit tomber le gouvernement clérical qui avait détruit ses écoles et proscrixt sa méthode. Après la défaite de la ligue séparée et malgré son grand âge, le vénérable Franciscain ne crut pas devoir refuser ses services au gouvernement radical dans l'organisation des écoles du canton. Deux projets de réforme se trouvaient en présence : celui d'Alexandre Daguet, qui devait être plus tard le biographe du Père Girard, et celui du Cordelier. Le premier, mieux approprié aux besoins de l'époque, devait finir par l'emporter sur le second, qui entendait maintenir le système par classe et non par objet et faire appel aux ecclésiastiques comme professeurs.

Dans les derniers mois de l'année 1849, l'état du Père Girard s'aggrava et le rhumatisme dont il souffrait le cloua sur son lit. La paralysie fit de rapides progrès et le 6 mars 1850, il expirait, entouré de six religieux de son Ordre, entre autres du Père François, qui n'avait cessé de lui prodiguer les soins les plus touchants. Girard était dans la 85^{me} année de sa vie, la 66^{me} année de sa profession et la 60^{me} année de sa prêtrise.

Le même jour, le Grand Conseil fribourgeois était réuni. Sur la proposition d'un jeune député de la ville de Fribourg, Alexandre Daguet, les représentants du peuple décrétèrent « que le Père Girard avait bien mérité de la patrie et de l'humanité, que son portrait serait placé dans toutes les écoles pour être offert aux regards reconnaissants de la jeunesse et que toutes les autorités constituées seraient invitées à ses funérailles ».

Dix ans plus tard, grâce à l'initiative d'une commission, dont Alexandre Daguet faisait encore partie en qualité de secrétaire, un monument fut élevé sur la place du Tilleul à Fribourg, à la mémoire de celui qui avait été « une savante personnification des trois plus hautes et des plus belles pensées qui puissent vivifier un esprit et faire battre un cœur d'homme sur la terre : Dieu, Humanité, Patrie ».

Cette statue en bronze porte l'inscription suivante :

GRÉGOIRE GIRARD

DE L'ORDRE DES CORDELIERS, NÉ A FRIBOURG, LE 17 DÉCEMBRE 1765.

PREMIER CURÉ DE BERNE DEPUIS LA RÉFORMATION ; PRÉFET DES ÉCOLES DE LA VILLE DE FRIBOURG DE 1804 A 1823 ; FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE ; PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LUGERNE ; PROVINCIAL DE SON ORDRE ; PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES EN 1840 ; CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, HONORÉ DU GRAND PRIX MONTHYON POUR SES OUVRAGES SUR L'ÉDUCATION ; MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES (FRANCE) ; MORT A FRIBOURG LE 6 MARS 1850. IL A BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE.

(DÉCRET DU GRAND CONSEIL DU 6 MARS 1850)

*Au père du peuple fribourgeois,
Au protecteur de la jeunesse,
Au philosophe chrétien et au moine patriote.*

Aujourd'hui, l'œuvre du Père Girard nous apparaît dans toute sa grandeur. Elle est gigantesque, car dans la pensée du moine franciscain, elle devait embrasser non seulement l'éducation, mais la politique, l'administration, l'industrie, le commerce, toutes les branches de la vie publique. Il y a ainsi dans cet homme, remarquable autant par l'esprit que par le cœur, autre chose qu'un éducateur. Il y a en lui un réformateur d'un ordre plus élevé, un homme politique clairvoyant, un citoyen éclairé qui, dans un pays comme le nôtre, où tant d'intérêts divers sont en jeu, a été un juge perspicace et un ardent patriote. A une époque troublée, il a travaillé à la réconciliation de l'Eglise et de l'Etat, de la science et de la foi, et il a trouvé la solution à ce problème délicat dans la fraternité humaine, l'esprit de tolérance et l'amour de celui qui est le Père commun de tous les hommes. »

Avant de conclure, rappelons à Messieurs les membres du corps enseignant qu'ils peuvent obtenir gratuitement la brochure d'occasion dont nous avons déjà parlé : *Ecole du Père Girard*, par M. J. Schneuwly, archiviste d'Etat. Ils n'ont qu'à la demander au Musée pédagogique.

Conclusions

Les éloquents discours que nous avons eu le plaisir de reproduire, l'étude si bien documentée de M. Schneuwly, les pièces officielles émanées du Conseil d'Etat relatives à cette journée du 18 juillet, l'intéressante plaquette de M. Lüthi, les appréciations de M. Guex, extraites de la *Revue de Lausanne*, tout ce faisceau de documents renferme une belle tranche de l'histoire de la pédagogie ; et, « l'histoire n'est-elle pas, selon l'expression du chanoine anonyme de Neuchâtel, le témoin des temps, la lumière de la vérité, la voie de la mémoire, l'institutrice de la vie et la messagère de l'antiquité¹ ? »

Puissions-nous revoir une solennité semblable à celle du 18 juillet 1905 ! Si le souvenir du Père Girard doit rester vivace dans nos cœurs, celui de M. le chanoine Horner, enlevé trop tôt à l'école fribourgeoise, ne nous est pas moins cher. Une vitrine spéciale destinée à recevoir les nombreux articles, les précieux ouvrages ainsi que les lettres de M. Horner, ne serait-elle pas le digne pendant de la vitrine inaugurée en

¹ Chronique des Chanoines de Neuchâtel, S. de Pury, p. 95).

juillet dernier ? Nul doute que notre vœu ne reçoive sa réalisation en temps opportun !

Nous voilà au terme de notre modeste travail. Puisse-t-il contribuer à augmenter l'estime et la reconnaissance que nous devons au Père Girard, et nous animer d'une ardeur nouvelle pour l'éducation et l'instruction de la future génération fribourgeoise !

R. CHASSOT, *inst.*

Torny-le-Grand, août 1905.

Histoire

LA BATAILLE DE MORAT

I. *Introduction.* — Rappelez-nous qui s'est battu à Grandson ? Quand eut lieu cette bataille ? Qui a été vaincu ? Que fera probablement le duc Charles le Téméraire ?

II. *Indication du sujet.* — Nous allons voir dans cette leçon comment Charles le Téméraire se fit battre à nouveau par les Suisses près de Morat.

III. *Exposé du sujet :*

a) Etude du cadre géographique. La contrée de Morat : Courgevaux, Cressier, Avenches, le Vully. — De Lausanne à Morat.

b) Noms géographiques et historiques écrits au tableau noir avant la leçon :

<i>Noms géographiques</i>	<i>Noms historiques</i>
Grandson	Romont
Lausanne	Morges
Morat	Le Gr.-St-Bernard
Courgevaux	Le Haut-Valais
Cressier	La Franche-Comté
Le Vully	La Lorraine
Avenches	La Savoie
	Charles-le-Téméraire
	Les Bourguignons
	Le Comte de Romont
	Adrien de Boubenberg
	Guillaume d'Affry
	Hallwyl
	Waldmann
	Hertenstein
	La duchesse Yolande de Savoie

c) Plan de la leçon, qui servira en même temps de résumé au tableau noir :

1^o Charles-le-Téméraire prépare sa vengeance et réunit son armée à Lausanne.

2^o Il se dirige sur Morat et assiège cette ville, défendue par Adrien de Boubenberg.

3^o Les Suisses se concentrent près de Cressier et font leur prière.

4^o Le combat s'engage et les Bourguignons sont vaincus, le 22 juin 1476.